

À bâbord !

Revue sociale et politique

Recensions

Isabelle Bouchard, Miriam Hatabi, Xavier P-Laberge, Michel Nareau, Claude Vaillancourt and Samuel Raymond

Number 86, December 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (print)

1710-2103 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, I., Hatabi, M., P-Laberge, X., Nareau, M., Vaillancourt, C. & Raymond, S. (2020). Review of [Recensions]. *À bâbord !*, (86), 66–69.

RECENSIONS



FAIRE LA MORALE AUX ROBOTS. Une introduction à l'éthique des algorithmes

Martin Gibert, Montréal, Atelier 10, 2020, 95 p.

et

« L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE : AU SERVICE DE L'HUMAIN ? »

Revue *Relations*, n° 808, mai-juin 2020, 50 p.

L'intelligence artificielle est populaire. Elle fait les manchettes des journaux. On la présente souvent comme l'élément à la fine pointe des découvertes techniques et scientifiques. On la commente comme un défi à parfaire, une curiosité technique à démonter. Cependant, elle est rarement traitée comme un sujet qui peut intéresser la gauche, parce qu'elle nous est présentée comme politiquement neutre. Pourtant...

Voilà qu'en même temps sont publiés au Québec deux ouvrages proprement progressistes qui jettent un éclairage humain sur un objet de la science et de la technologie. C'est ce qu'ont de commun la planchette de Martin Gibert, un philosophe et chercheur en éthique à l'université de Montréal et le dossier de la revue *Relations*, qui œuvre depuis 75 ans à la valorisation d'une société plus juste. Que demander de plus quand la gauche s'intéresse à parfaire la science au nom de ses valeurs !

VOUS LE VOULEZ COMMENT, VOTRE ROBOT ?

Gibert le dit lui-même, il n'a pas écrit à proprement parler sur les robots, mais plutôt sur la nécessité de proposer des pistes éthiques aux algorithmes. Les sept chapitres de ce petit bouquin constituent un montage bien huilé et précis d'un raisonnement critique sur lequel appuyer nos décisions quant au type idéal de robots pour notre société, tout en nous obligeant à nous réinterroger sur notre propre sens moral.

Ces robots idéaux, les souhaitons-nous à l'image des utilitaristes qui s'intéressent au bonheur du plus grand nombre ou les imaginons-nous sous l'influence de la pensée des déontologistes à la Kant, qui se fondent sur l'égalité des droits fondamentaux ? Ou les préférons-nous plutôt programmés pour imiter les personnes vertueuses qui composent ou ont composé notre civilisation ? Je vous le dis, si j'avais à voter pour la personne que je trouve la plus vertueuse et que ce soit son jugement, mélangé à celui d'autres personnes choisies, qui devait constituer l'algorithme idéal des robots, je voterais pour notre camarade Jean-Marc Piotte, notamment

pour sa tempérance, sa justesse, son humanisme, son engagement profond à rendre meilleur notre monde. Et vous, quelles idoles proposeriez-vous pour guider cette approche arétaïque ?

LES PROGRAMMEUSES

Soulignons que l'ouvrage de Gibert propose une quantité incroyable de références à des femmes philosophes, chercheuses et écrivaines de science-fiction. Cela ne rétablira pas l'équilibre des forces en la matière, mais il faut reconnaître que l'exploit est admirable. De la même manière, on ne peut passer sous silence sa décision d'avoir écrit un chapitre entier au féminin, et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit de celui portant sur les programmeuses. De la sorte, Gibert donne l'existence aux femmes et aux personnes racisées souvent exclues des *boys clubs* qui jasant d'intelligence artificielle entre eux.

LE GRAND REMPLACEMENT AURA-T-IL LIEU ?

De son côté, la revue *Relations* nous offre un dossier étoffé qui traite des aspects humains de la chose. Ainsi, l'empreinte écologique non négligeable de l'IA est analysée par Étienne van Steenberghe. Puis, Maxime Ouellet propose sa lecture du phénomène dans un article intitulé « L'internet des objets : du fétichisme de la marchandise au fétichisme de la machine ». Laurence Devillers, quant à elle, s'intéresse à la pénétration de l'IA dans le monde de la santé. Jean-Claude Ravet, membre de l'équipe éditoriale de la revue, propose une représentation du devenir machine de l'être humain, auquel il est nécessaire de résister. L'équipe de *Relations* a aussi demandé à Nadia Seraioocco de traiter des pistes de résistance à l'IA.

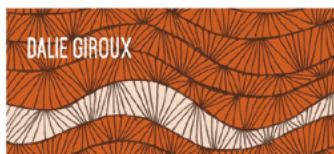
L'entrevue centrale est réalisée auprès d'Antonio A. Casilli, dont le plus récent ouvrage, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic* est paru en 2009. Finement menée par Emiliano Arpin-Simonetti, l'entrevue présente des réflexions sur l'éventuel grand remplacement du travail humain par des machines, alors même que l'IA carbure essentiellement au *digital labor* qu'est le travail du clic (ensemble de micro-tâches visant à entraîner des algorithmes). Ce travail est ou bien réalisé bénévolement par nous tou-te-s, à notre insu, ou bien produit par des travailleurs et travailleuses aux conditions de travail indécentes et éhontément surexploités. Une pratique déshumanisante.

Si le dossier préparé par nos camarades de la revue *Relations* visait à questionner les prétentions de l'IA à servir l'humanité, force est de constater que l'opération est réussie.

Isabelle Bouchard ◀

PARLER EN AMÉRIQUE

ORALITÉ COLONIALISME TERRITOIRE



PARLER EN AMÉRIQUE. ORALITÉ, COLONIALISME, TERRITOIRE

**Dalie Giroux, Montréal,
Mémoire d'encrier,
2019, 136 p.**

Parler en Amérique de Dalie Giroux explore la langue franco, décrite comme à la fois française et très peu française, «*fondièrement orale, sonore et directe, mâtinée d'anglais et d'expressions archaïques*», forgée par le territoire et l'histoire coloniale. À travers cet ouvrage, la lauréate du Prix Spirale Eva-Le-Grand et professeure titulaire de théorie politique à l'Université d'Ottawa lance une invitation «*au voyage, à l'hospitalité, à la curiosité et à une pratique de soi qui puissent initier, sans promesse de résultat, une machine intime de décolonisation*».

Constitué d'essais qui nous invitent à une traversée dans l'espace-temps de l'Amérique franco, *Parler en Amérique* propose une analyse sans complexes et parfois salissante — comme en témoigne l'essai sur la marde — du français oral américain. Au fil de sa recension des nombreuses empreintes laissées par la colonisation et le peuplement sur les langages et la géographie de l'Amérique francophone, Giroux trace le portrait d'un univers postcolonial qui repose sur ces langages subalternes et disqualifiés néanmoins porteurs de connaissances et d'histoires. Dans *Parler en Amérique*, Giroux s'affaire à rapailler ces connaissances et ces histoires méconnues et intimes qui composent malgré tout l'imaginaire postcolonial de l'Amérique franco.

Les six chapitres abordent notamment le langage de la colonisation, les résidus de langages subalternes, les résistances toponymiques, le malaise du locuteur franco, et l'oralité laurentienne comme porteuse de connaissances. Giroux guide sa lectrice dans une analyse fine, sans se bâdrer d'éviter les malaises associés à cette hybridité du français américain. À l'inverse, et en puisant dans les écrits du penseur de la postcolonialité Homi Bhabha, l'auteure nous invite à aborder ce malaise de front, comme une donnée d'analyse de la puissance décolonisatrice de l'oralité franco de l'Amérique du Nord.

L'ouvrage à l'écriture musicale se conclut sur un crescendo et appelle la lectrice à considérer l'oralité franco et ses expressions forgées par ce terrain de la Nord-Amérique comme une porte qui mène vers un rapport décolonisé au territoire et à l'histoire. Par sa mélodie et sa poésie qui tracent les contours des paysages laurentiens et américains, l'analyse rend parfaitement honneur à son objet.

Miriam Hatabi ◀



UNE GAUCHE EN COMMUN. DIALOGUE SUR L'ANARCHISME ET LE SOCIALISME

**Marcos Ancelovici, Pierre
Mouterde, Stéphane Chalifour
et Judith Trudeau, Montréal,
Écosociété, 2019, 264 p.**

Objectif ambitieux, s'il en est un : *Une gauche en commun* tente de réconcilier un anarchiste, Marcos Ancelovici, et un socialiste, Pierre Mouterde. Deux penseurs québécois bien connus dans leur courant respectif, Ancelovici et Mouterde s'entretiennent sur différents enjeux, dans ce livre sous la direction de Stéphane Chalifour et Judith Trudeau. Mouterde, militant des premières heures de Québec solidaire, est un expert des mouvements sociaux chiliens et un auteur de multiples essais de philosophie politique. Ancelovici, de son côté, est né au Chili de parents socialistes, et est professeur de sociologie spécialisé, lui aussi, dans l'étude des mouvements sociaux.

Les deux penseurs, s'inscrivant dans deux tendances qui se sont historiquement violemment opposées, réussissent à trouver des terrains d'entente au fil de leurs discussions. Au-delà des clichés traditionnels, comme ceux autour de l'importance du vote ou de la réappropriation des mouvements sociaux et étudiants par les partis de gauche, Ancelovici et Mouterde se rejoignent notamment dans leurs constats sur la fragmentation de la gauche et le manque de projet rassembleur et mobilisateur. Ils se recourent aussi dans leur valorisation de la non-hiérarchisation des luttes, ainsi que du travail constant de mise en commun de celles-ci. Les discussions entre les deux militants traitent de plusieurs questions qui sont au cœur autant de l'anarchisme que du socialisme, comme leur héritage théorique, le nationalisme, les moyens d'action politique comme les manifestations et le vote, ainsi que la révolution.

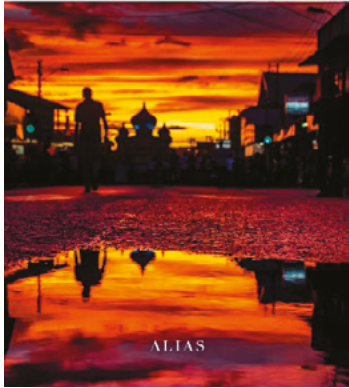
Il faut cependant faire une mise au point pour les lecteur·trice·s potentiel·le·s. Ce livre s'adresse à un public assez spécialisé. En effet, il plaira généralement aux universitaires anarchistes ou socialistes, car le débat entre les deux penseurs s'avère par moments très théorique. Aussi, l'angle choisi pour débattre ainsi que la teneur des questions semblent davantage correspondre à la lunette marxiste et socialiste, ce qui relègue Ancelovici à tenter d'ajuster ses réponses, à tendance anarchiste, au terrain essentiellement socialiste.

Malgré les quelques lacunes, si vous faites partie du public cible, vous trouverez ce livre intéressant et parfois même palpitant. Cela d'autant plus que de nombreux échanges informent de manière approfondie sur la situation actuelle et historique de la gauche sud-américaine, tandis qu'une autre bonne partie de l'ouvrage aborde le Québec et les débats qui y ont cours.

Xavier P-Laberge ▶

des Indes

Pierre Gélinas



L'OR DES INDES
Pierre Gélinas, Montréal,
Alias, 2020, 288 p.

Journaliste, écrivain, communiste, spectre des lettres pendant 30 ans, Pierre Gélinas est un personnage singulier et méconnu de la littérature québécoise. Depuis quelques années, grâce au travail acharné de Jacques Pelletier, il trouve enfin une place dans l'histoire littéraire, ce qui nous permet de mesurer la profonde modernité d'un auteur ayant débuté

son oeuvre à la fin des années 1950.

Les éditions Alias viennent tout juste de faire paraître la réédition du roman *L'or des Indes*, qui a initialement été publié en 1962 au Cercle du livre de France. C'est l'occasion rêvée de plonger dans un rare roman de l'époque à se situer dans les Caraïbes, plus précisément à Trinidad et Tobago, sans que le recours à l'étranger serve à lire exclusivement la situation québécoise, signalant un réel désir de comprendre pour lui-même l'espace antillais décrit.

Après la publication de *Les vivants, les morts et les autres* en 1959, roman sur les luttes syndicales montréalaises inspiré du réalisme critique et de son adhésion au communisme, Gélinas change radicalement d'approche narrative, en optant pour le témoignage et la remémoration fragmentée afin de raconter les mésaventures commerciales et amoureuses d'un héros-narrateur québécois parti à Trinidad dans l'espoir de faire fortune à un moment où le pays est traversé par des conflits coloniaux, sociaux et raciaux.

LES CLIVAGES D'UNE VILLE

Le narrateur et ses deux acolytes, Sid et Milton, expatriés montréalais comme lui, mais anglophones et entretenant des liens avec l'île caribéenne, se lancent dans un projet de cimenterie pour alimenter les chantiers de construction de Port-of-Spain, la capitale. Pour obtenir du financement et les autorisations nécessaires pour leur entreprise, ils doivent se frotter au pouvoir économique et politique et composer avec les rapports de force coloniaux, notamment entre Britanniques et Trinidiens, eux-mêmes divisés entre plusieurs communautés rivales, de même qu'avec les préjugés raciaux, les inégalités sociales, la pauvreté qui en découlent. Dans cette course pour lancer l'entreprise, le narrateur arpente la ville et il semble davantage intéressé à la décrire, à faire vivre son poulx intense, ses douleurs et ses révoltes, que de se complaire dans la bourgeoisie qu'il doit fréquenter afin de réussir économiquement. Gélinas excelle à brosser l'écart entre l'effervescence et la sensualité de la vie populaire et le conformisme écrasant d'un pouvoir qui veut se perpétuer dans le brouhaha d'une libération nationale qui émerge. Le narrateur est happé, puis transformé, par la découverte de cette sensualité exubérante.

LA SEXUALITÉ TROUBLE

Si les démarches commerciales achoppent et butent sur les tensions sociales – que le narrateur évoque sans souci chronologique, un peu à regret –, l'intérêt de la remémoration tient surtout dans la découverte d'une nouvelle forme d'intimité trouble, celle du corps amoureux, de la sexualité, de la découverte de l'autre. Asha et Scheherazade, prostituées d'origine indienne, deviennent les compagnes de Milton et du narrateur. Dans ces rapports inégaux et viciés par la composante économique, ce dernier découvre quand même une fascination pour l'indépendance, le détachement, la liberté et la fluidité de sa flamme. Toujours entre l'analyse de soi et la description fiévreuse de ses désirs, qui lie la ville et l'amoureuse, le narrateur décrit les étapes désordonnées d'un rapport d'affranchissement de la morale dominante de l'époque dans laquelle il a été élevé.

Pour avoir lié la ville cosmopolite assiégée par le racisme et les strates de pouvoir à des relations humaines qui échappent tant bien que mal à la morale catholique, Gélinas a participé à remettre en cause les formes stables du récit psychologique pratiqué de son temps, en misant sur la remémoration, le tremblé du temps et la lucidité. Si parfois ce regard rétrospectif a tendance à trop intellectualiser les affects et les souvenirs troubles du narrateur, il porte néanmoins un regard original sur un désir d'émancipation individuel et collectif, sans que celui-ci soit rapporté directement à la province de Québec, à l'orée d'une grande période de transformation de notre littérature à laquelle il participe à sa manière singulière.

Michel Nareau



PERDRE LE SUD
Maïka Sondarjee, Montréal,
Écosociété, 2020, 272 p.

Avec *Perdre le Sud*, Maïka Sondarjee lance un important rappel à l'ordre: il faut sortir de notre cocon et remettre les préoccupations internationales à notre programme. Si chaque pays subit sa part de difficultés, l'autrice montre bien que celles-ci ne sont pas nécessairement équivalentes. Elle expose

les problèmes vécus dans plusieurs pays du Sud, auxquels nous ne pouvons rester indifférent-e-s, ne serait-ce que parce que nous en sommes souvent à la source. Dans un passage particulièrement convaincant, Maïka Sondarjee montre, par exemple, comment les pays du Nord ont «externalisé» les coûts sociaux et environnementaux de leur mode de vie privilégié. Ils vident les pays du Sud de leurs ressources, en font les principales victimes du réchauffement climatique (sans qu'ils y aient contribué), exploitent à fond une

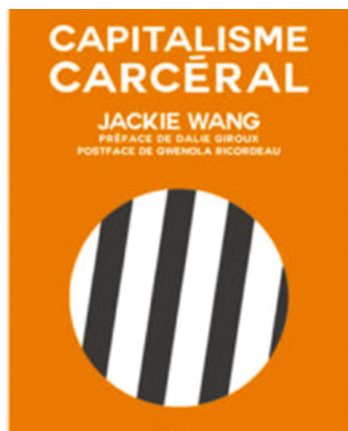
main-d'œuvre sous-payée et aliénée (composée en grande partie de femmes).

Il existe cependant une tendance importante, même chez les militant·e·s de gauche, à se replier à l'échelle de la nation et se consacrer à ce qu'on peut changer chez soi (il aurait été intéressant d'en analyser attentivement les causes) — un phénomène accentué par la COVID-19 qui ramène les gens à l'intérieur de leurs frontières. Tout cela alors que se répand un nationalisme de droite, raciste et sexiste. L'autrice appelle à une relance plus que nécessaire de l'internationalisme, pour combattre les formes multiples d'exploitation dans le monde, et nous invite à considérer les luttes de façon globale.

Si le contenu du livre est pertinent, sa façon de le présenter peut soulever quelques irritations. Que l'autrice dénonce la «démondialisation» peut aller de soi: il est vrai que cette tendance, adéquate telle qu'exposée par Walden Bello et ses disciples, a subi une récupération inquiétante et que le terme est aujourd'hui galvaudé. Mais le reproche, important dans le livre, selon lequel l'altermondialisme n'offre pas solutions concrètes est très inapproprié. On a entendu cette affirmation fautive des centaines de fois, de la part des représentants de la droite.

L'autrice propose à la place un «internationalisme radical», qui est, en gros, la même chose que l'altermondialisme. Ne s'alimente-il pas des mêmes sources et n'adopte-t-il pas les mêmes solutions? (Notamment: annuler la dette des pays du Sud, réguler et taxer les entreprises transnationales, défendre la justice climatique, éliminer les paradis fiscaux, pratiquer un commerce équitable, etc.) L'autrice semble ainsi vouloir imposer sa marque, son nouveau slogan, sans trop reconnaître l'important travail accompli auparavant. L'ouvrage a par ailleurs une certaine tendance à réinventer la roue, ce qui le rend moins efficace. Plutôt que de se présenter comme une rupture et une nouveauté face au passé récent, le propos général aurait gagné en force à se situer en continuité avec une tradition militante et à rendre hommage à celles et ceux dont les analyses ont nourri cet ouvrage, et qui ont énoncé la plupart des propositions explicitées ici.

Claude Vaillancourt ◀



CAPITALISME CARCÉRAL
Jackie Wang, Montréal,
Éditions de la rue
Dorion, 2018, 349 p.

Jackie Wang est historienne, militante, cinéaste, essayiste et poète. Elle milite notamment pour l'abolition des prisons. Son livre *Capitalisme carcéral* est un ouvrage ambitieux qui trace les relations entre capitalisme, racisme, dette, technologie et

système carcéral aux États-Unis. On y parle de manière large du continuum qui favorise l'incarcération des groupes vulnérables, et particulièrement des personnes racisées. D'ailleurs, l'ouvrage décrit le passage historique, au cours du XX^e siècle, «[...] d'un racisme d'État inscrit dans les lois (ex.: lois Jim Crow) à un racisme capitaliste dans lequel les gens ont une valeur économique et un degré différent de vulnérabilité à la violence de l'État» (p. 120). On y décortique sous plusieurs angles les deux fondements rattachés à ce système oppressif et raciste: la prédation créancière et la gouvernance parasitique.

En ce qui concerne la prédation financière, on découvre comment plusieurs banques américaines, notamment durant la crise financière de 2008, ciblent par des méthodes frauduleuses les communautés les plus vulnérables. Cela, par exemple, par la manipulation des taux d'intérêt, ou bien par des «prêts du ghetto» destinés aux personnes racisées. En effet, en s'appuyant entre autres sur le travail du sociologue W.E.B. Du Bois, Wang démontre comment à chaque tournant historique, la dette du pays a été racialisée. Elle appelle à une déconstruction morale de l'économie de la dette en s'attaquant à la division entre emprunteur·se·s méritant·e·s et populations vulnérables et racisées, auxquelles on réserve des formes de crédit plus prédatrices (p. 145).

En matière de gouvernance parasitique, son récit révèle comment des municipalités américaines endettées, influencées par l'idéologie de l'austérité, tentent de renflouer leur caisse. Wang cite en exemple les frais d'utilisation imposés par les tribunaux ou encore les services privés de contrôle de probation aux personnes mêmes qui font l'objet de leurs mesures de contrôle.

L'ouvrage s'attarde particulièrement au rôle de la police dans ce contexte. On y dévoile la manière dont des firmes (ex.: Predpol) utilisent les sciences algorithmiques pour vendre aux corps de police l'idée de la possibilité de prédire le futur en matière de crime. Selon Wang, ces technologies créent une image figée de la criminalité, en extrapolant des statistiques qui décrivent mal la réalité. De surcroît, elles donnent l'illusion que la police est une institution neutre. En fait, ces technologies contribuent à créer une «cage invisible» (p. 59) autour des populations racisées discriminées.

L'originalité de l'ouvrage repose sur l'arrimage entre une approche théorique fouillée et un versant plus artistique. L'autrice insère sa créativité par un agencement de poésie et de citations. Elle ouvre aussi une brèche sur sa vie personnelle en discutant du parcours carcéral de son frère: celui-ci ayant été condamné à perpétuité alors qu'il était mineur, son histoire vient supporter le plaidoyer contre un système défaillant.

Définitivement, ce livre contribue à mettre en contexte les revendications multiples de mouvements comme *Black Lives Matter*. Il constitue une critique ferme de la pensée libérale en abordant de front, par des exemples concrets, les inégalités structurelles, sociales et économiques des États-Unis. À lire, pour recoller les morceaux de la face contemporaine du racisme américain.

Samuel Raymond ◀